

Jean-Claude
Lalumière



Roman

ARTHAUD

« Les paillettes font rêver les petites filles et je n'en suis plus une. Je voulais quitter Abbeville. Fait. Devenir Plus Belle Femme de France. Fait. Rencontrer mon Aga Khan. Essaye encore... »

Pour échapper à sa cité HLM des Pâquerettes, Morgane Bellamy se présente au concours de la Plus Belle Femme de France. Déterminée et maline, elle n'hésite pas à tendre des pièges à ses concurrentes pour les éliminer les unes après les autres et remporter le titre.

Sous la férule de La Baronne, personnage haut en couleur, ancienne reine de beauté gouvernant sans partage le business des miss, Morgane enchaîne inaugurations, salons du mariage et foires agricoles. Mais aussi plateaux télé, radios, réceptions. Trouvera-t-elle, après avoir rompu avec son provincial Quentin, dans tous les hommes qui inévitablement la courtisent, de l'animateur télé au chanteur de rap, l'âme sœur avec qui convoler hors du commun ? Ou retournera-t-elle à ses chères études de lettres en méditant le beau vers de La Fontaine « Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire » ?

Un parcours facétieux du rêve à la réalité pour une comédie humaine pleine de rebondissements !

Jean-Claude Lalumière, né à Bordeaux en 1970, est un romancier français. Il est l'auteur entre autres au Dilettante de *Le Front russe* (2010), *La Campagne de France* (2013) et *Comme un karatéka belge qui fait du cinéma* (2014) et chez Arthaud de *Ce Mexicain qui venait du Japon et me parlait de l'Auvergne* (2016).

ARTHAUD

Miss

DANS LA MÊME COLLECTION

- Mon île au trésor*, Alain Blottière
La Corse, Dorothy Carrington
Je ne songe qu'à vivre, Honoré d'Estienne d'Orves
Promesse d'îles, Alain Hervé
La Zone, Markiyan Kamysh
*Ce Mexicain qui venait du Japon et me parlait de
l'Auvergne*, Jean-Claude Lalumière
Nuits tranquilles à Belém, Gilles Lapouge
Louis et l'Ubiq, Patrice Leconte
Paradis éphémères, Donald Richie
Un été au Kansai, Romain Slocombe
Georges Gasté, traquer le soleil dans l'ombre, Aude
de Tocqueville
La femme qui pleure, Zoé Valdés
La Havane mon amour, Zoé Valdés

Jean-Claude Lalumière

Miss

Roman

ARTHAUD

Ouvrage publié sous la direction
de Serge Safran

© Flammarion, Paris, 2018
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0813-9630-2

« *C'est si dangereux d'être trop belle,
et l'orgueil vient si vite au cœur humain !* »

Hervé Lauwick, « Une jeune fille »
(Article sur la disparition d'Agnès Souret,
première lauréate du concours
de la Plus Belle Femme de France,
en 1920, paru dans *Le Figaro*
le 21 septembre 1928.)

Chapitre 1

Je suis dans mon bain quand La Baronne entre dans la chambre. Sans frapper. À quoi bon, elle a demandé un double des clés à la réception. Sept heures pétantes. Nous nous sommes quittées à peine trois heures auparavant mais elle est déjà là, pimpante, dans un tailleur-pantalon gris perle. Le manque de sommeil semble ne pas l'affecter. Comme la plupart de celles qui s'impliquent dans l'organisation du concours de la Plus Belle Femme de France du niveau local au niveau national, elle a été reine de beauté. Il y a longtemps. Très longtemps. Internet n'existait pas.

Elle n'est pas vraiment baronne. C'est un surnom que nous lui avons donné entre nous, avec les autres miss, pendant le stage de préparation à Saint-Martin, quand nous avons découvert qu'elle avait modifié son nom en arrivant à la direction du comité. C'est un journaliste de *Télé Magazine*

qui a lâché l'info. Lorsqu'elle avait pris la tête de l'organisation, Carole Demazière était devenue Carole de Mazière du Raincy, ville où elle avait élu domicile dès la fin de son règne. Avoir été couronnée ne lui suffisait pas. La particule, même notoirement usurpée, en imposait davantage.

— Vous êtes déjà debout, tant mieux ! me lance-t-elle depuis la chambre. La coiffeuse et la maquilleuse seront bientôt là. Il faut vous préparer pour le *shooting*.

Résignée, je me redresse pour sortir de la baignoire quand elle entre dans la salle de bains. Je replonge.

— J'en ai vu d'autres, ma petite. J'ai seize élections à mon actif. Seize filles. Et je les ai toutes vues nues.

Elle rabat le couvercle des toilettes, s'assoit. Un téléphone portable dans chaque main.

— Celui-ci est pour vous, dit-elle en agitant la main gauche avant de poser l'appareil sur la tablette près du lavabo.

Un cadeau. J'en ai déjà reçu beaucoup depuis ma première élection. Des plus ou moins utiles, des bien, des moches, des improbables. Comme le décapeur thermique pour mon titre de Miss Sucre, offert par la quincaillerie Villard à Saint-Riquier. Des articles que je refourguais illico sur Le Bon

Coin. Mais, très vite dans la compétition, les organisateurs écartent les cadeaux qui pourraient nuire à l'image des miss. L'élégance que nous sommes supposées représenter s'accommode mal des accessoires de bricolage. J'ai reçu des bijoux, de pacotille parfois, mais de plus grande valeur au fur et à mesure que j'avançais dans la compétition, du maquillage, assez pour fournir toute la ville d'Abbeville pendant cinq ans, des robes, des chocolats et toutes sortes de spécialités locales (la Plus Belle Femme de France aime le terroir), des tablettes numériques (la Plus Belle Femme de France est moderne) ; hier soir, une voiture (je n'ai pas mon permis de conduire), des robes et des bijoux à nouveau, des montres, une télé grand écran, deux ordinateurs dont un MacBook Air... Et, ce matin, un téléphone. La vie facile.

Le portable de La Baronne sonne. Une fois de plus. Elle se lève, passe dans la chambre pendant que je termine de me sécher. Je l'entends discuter de l'organisation de notre journée avec Karen, l'attachée de presse du comité rentrée à Paris hier soir, dès la fin de la cérémonie. Trois semaines que je vis dans l'univers des miss. La Baronne a toujours son téléphone au creux de la main. Les trois quarts du temps, il est collé à son oreille. Une extension de sa personne : c'est le job qui

veut ça. Je regarde le smartphone qu'elle a laissé près du lavabo à mon intention, comprends que ce n'est pas un cadeau mais un accessoire de fonction, le signe que je suis désormais une employée du comité de la Plus Belle Femme de France. J'ai d'ailleurs signé un contrat de travail. Si des doutes subsistaient quant à ma position et à la relation qu'elle implique avec La Baronne, les voilà dissipés.

Je sors de la salle de bains. Le staff est là qui attend pour me préparer. Coiffeuse, maquilleuse et styliste. Je ne les ai pas entendues arriver.

— Je vous ai apporté une paire d'escarpins, dit La Baronne. C'est notre sponsor qui les offre.

Traduction : il paye pour que je les porte sur les photos et les plateaux télé de cette première journée de règne. Les chaussures sont magnifiques, rien à dire, mais les talons mesurent plus de dix centimètres, peut-être douze. Une première pour moi.

Il va falloir que je m'y habitue. Moi, Morgane Bellamy, je suis désormais la Plus Belle Femme de France.

Pourtant, des trente filles qui visaient la couronne hier soir au Palais Nikaïa de Nice, je n'étais pas la plus belle. J'ai un nez un peu fort, imparfait, qui donne un charme selon certains. Pas la plus

belle, non, mais sans aucun doute celle qui avait le mieux préparé le concours. À la fin, ne restaient plus qu'Alysée, venue de Lorraine, et moi, de Picardie. L'une allait être la Plus Belle, l'autre première dauphine. Autant dire rien ou pas grand-chose.

Alysée est la plus jolie mais elle a foiré sa réponse à la question surprise. Pas l'épreuve la plus compliquée mais il est toujours impressionnant de prendre la parole devant une salle remplie de spectateurs. Huit mille personnes hier. Huit millions devant leur télé. Les organisateurs le savent bien. Ils font le tri. Rien de difficile, pas de piège. Ils piochent dans les niaiseries envoyées par les téléspectateurs : si vous pouviez exaucer un vœu, votre rêve le plus cher, si vous pouviez changer une chose au monde, si vous aviez un pouvoir magique... Toutes ces questions appellent plus ou moins la même réponse. On en revient toujours à la paix dans le monde. Il suffit de préparer une formule et de l'adapter en fonction de la question. Allez savoir pourquoi, quand Bernard Martinez, l'animateur de la soirée, lui a demandé quel était son vœu le plus cher, Alysée a répondu qu'elle voulait devenir chanteuse. Consternation. Et quand le présentateur, étonné, lui a demandé si elle chantait, elle a

répondu non, mais qu'elle aimerait bien essayer. Loin de l'altruisme attendu d'une miss. Loin aussi de l'audace de Sylvie Musil, Plus Belle Femme de France 1996, qui avait répondu à Martinez (bon sang, mais il est là depuis combien de temps celui-là ?) qu'elle voulait prendre sa place. Quand elle a compris son erreur, Alysée a voulu rattraper le coup : « Mais j'aimerais aussi défendre mon pays contre les étrangers », a-t-elle bredouillé. L'animateur n'a pas pu dissimuler sa surprise, sa gêne même, avant d'appeler la candidate suivante. En coulisses, Alysée a pleuré. Elle n'avait pas voulu dire ça. Elle pensait « représenter son pays à l'étranger » et ne comprenait pas comment elle avait pu prononcer ces mots. Lapsus ? En tout cas, Alysée s'est plantée et moi j'ai assuré comme une bête, déchiré même, parlé de la guerre en Syrie, des enfants d'Alep, de la mort des innocents. J'avais le ton juste, la voix sûre. Avoir fait du théâtre avec la troupe du lycée s'est révélé très utile.

Une fois terminé le dîner de gala organisé après l'élection, La Baronne et moi avons sauté dans une voiture, direction l'hôtel. J'ignorais lequel.

— Surprise..., m'a-t-elle dit.

La Baronne était contente. Les associations féministes ne s'étaient pas manifestées. Aucun rassemblement devant le palais, ni avant, ni après l'élection. Elles se sont pourtant agitées ces dernières semaines, multipliant les déclarations à la presse et les campagnes de dénigrement sur les réseaux sociaux. Elles qualifient ce concours de ringard, lui reprochent de mettre en concurrence des femmes pour leur corps et non pour leur intelligence (comme si le titre était à la portée de la première gourde venue...), impose des stéréotypes physiques irréels et un culte de la pureté d'un autre âge.

— Elles se trompent, dit La Baronne, les concours de beauté défendent la cause féminine. C'est une vraie promotion sociale pour beaucoup de filles. Vous verrez, Morgane, votre titre va accélérer votre carrière.

La réussite de quelques-unes au détriment de toutes les autres, répondent les féministes. Si je suis de ces quelques-unes, je ne vois rien à redire.

— Ces féministes s'agitent quinze jours avant la finale et après on ne les entend plus. Sans nous, elles s'emmerderaient. Elles n'existeraient même pas, si ça se trouve.

Un peu après trois heures du matin, le chauffeur engagé par le comité nous a déposées devant

l'hôtel. Il était bien plus de deux heures quand nous avons pris la route mais je n'avais pas sommeil. Je n'avais pas envie de faire la conversation à La Baronne non plus. Je voulais savourer ma victoire. Seule. Le téléphone de La Baronne a sonné. J'en ai profité pour fermer les yeux, faire semblant de dormir. Pas facile, excitée comme je l'étais. Ça bouillait en moi. J'ai inspiré profondément et, blottie dans un coin de la banquette arrière, bien contre la portière, le plus loin possible de celle qui allait m'accompagner partout pendant une année, je me suis repassé le film des dernières secondes de la cérémonie, avant l'annonce du résultat final. Des instants inoubliables. La suite est plus floue. À cause de l'agitation, des applaudissements, des cris, de la musique, des lumières.

Chacune retient son souffle. Le public aussi. Pas un bruit. Nous sommes là toutes les deux, main dans la main, attendant que le président du jury, un vieil acteur qui, comme par hasard, traînait dans les coulisses pendant que nous enfilions nos maillots de bain pour le troisième tableau, annonce la gagnante. Bernard Martinez fait patienter l'assistance pendant que le vieux dégueulasse ouvre l'enveloppe de ses mains tremblantes, en suçotant son dentier. Les visages des

deux hommes sont plus maquillés que ceux des filles qui ont concouru ce soir. Il y a plus de maquillage sur celui de Bernard Martinez que sur ceux de toutes les miss réunies. Chacune des virgules du présentateur vedette dure au moins trois secondes. Il en ajoute même quand il n'en faut pas, pour le suspense. « Qui, de la Plus Belle Femme de Picardie, ou de Lorraine, sera, cette année, la Plus Belle Femme, de France ? » Insupportable. Enfin, le vieux schnock annonce : « La Plus Belle Femme de France vient, cette année, de Picardie ! » Les confettis pleuvent des cintres. Bernard Martinez lance dans son micro : « Et la première dauphine vient donc de Lorraine ! », mais plus personne ne l'écoute. Alysée m'embrasse en souriant comme il est demandé de le faire. Je pleure. C'est la tradition. Je m'étais entraînée pour cela comme pour tout le reste.

Être belle ne suffit pas. Devenir Plus Belle Femme de France demande une préparation : cours de diction et entraînement physique *a minima*. J'ai visionné des dizaines de vidéos en ligne, observé les réactions de chaque fille à l'annonce de leur victoire. Pleurer, bien sûr, mais sans excès. Pas question de se retrouver avec la morve au nez comme Isabelle Simonin, Plus

Belle Femme de France 1992. Tourner pendant dix ans dans tous les bêtisiers, non merci ! Après avoir regardé toutes ces images de couronnement, je n'ai pas réussi à comprendre si les gagnantes versaient des larmes parce qu'elles étaient enfin arrivées au sommet ou si elles pleuraient parce qu'elles comprenaient que, pour elles, c'était le début de la fin, qu'après viendrait le déclin. J'ai donc pleuré, avec mesure. Ce titre n'était pour moi qu'une étape, le début, certainement pas un aboutissement.

Au mieux, une miss peut espérer une carrière médiatique d'une petite dizaine d'années, carrière en déclin, bien sûr, d'un poste de chroniqueuse dans un show télévisé à succès à celui de Miss Météo sur une chaîne locale avant de disparaître. Les lauréates les plus récentes s'en sortent mieux, bonnes clientes des émissions de télé-réalité et des magazines people. Certaines disparaissent après un passage éclair dans le ciel des miss. Qui se souvient de Mathilde Clément, de Juliette Lechevalier ? Des miss des années 2000 tombées dans l'oubli. Sans parler de la toute première, Agnès Souret, élue Plus Belle Femme de France en 1920, arrachée à son Pays basque pour mourir quelques années plus tard d'une crise d'appendicite pendant une tournée en Argentine.

Une histoire stupide, trop pour passer à la postérité. L'oubli est ce qui attend la plupart des reines de beauté. Destin tragique, déclin plus ou moins rapide. À quelques rares exceptions près, elles finissent par passer. En même temps que leur beauté, c'est probable. Pour moi qui ai étudié le parcours des miss depuis la création du concours, il n'y a qu'un seul exemple à suivre : Yvette Labrousse, Plus Belle Femme de France 1930. Elle a épousé l'Aga Khan en 1944, l'équivalent à l'époque du prince de Monaco, s'assurant une vie parmi les grands de ce monde. C'est encore par les hommes qu'on arrive le mieux. Autre chose que Miss Météo ! De toute façon, chez nous, là-haut, dans les Hauts-de-France comme ils disent maintenant, l'été dure une ou deux semaines dans le meilleur des cas. Le reste de l'année, il caille ou il pleut.

En tout cas, je ne risquais pas de faire une Jouanic. Claudia Jouanic, Plus Belle Femme de France 1986. Tombée dans les pommes. Beaucoup ont prétendu que c'était du chiqué. N'empêche, chiqué ou pas, elle est passée pour une truffe. Et Miss Truffe n'était pas un titre pour moi. La truffe, ce n'est pas ma région. En Picardie, la spécialité, c'est la patate. La betterave aussi. Et les cimetières militaires. C'est au milieu de tout ça que j'ai grandi,

à Abbeville. Une ville détruite à quatre-vingt pour cent par les bombardements allemands en 1940. Il a fallu tout reconstruire à la Libération. Quasi-ment. Une ville entière repartie de presque zéro et qui, depuis, ne s'en est pas vraiment éloignée : vingt-sept pour cent de pauvres, vingt-cinq pour cent de chômeurs, cinquante pour cent chez les jeunes. Autant dire que j'avais plus de chance de devenir Plus Belle Femme de France que de trouver du travail à Abbeville.

Ma première écharpe, je l'ai décrochée au mois de mars, à la Réderie de Saint-Riquier : Miss Sucre. Autant dire Miss Betterave... Après, les titres se sont enchaînés : Abbeville en avril, la Somme en juin et puis, à l'automne, à Compiègne, le titre régional. Ça devenait sérieux. Le sacre était à portée de main, à condition de la jouer serré.

— Gagner ce soir, Morgane, c'était la partie facile, m'a dit La Baronne en arrivant devant ma chambre au milieu de la nuit. Maintenant, il va falloir assurer.

Je me demandais ce qu'elle entendait par là mais je n'ai pas posé de question. Trop envie d'en finir avec cette journée et de me retrouver seule dans ma chambre. Elle l'a deviné.

— Nous en parlerons demain. Pour l'instant, essayez de dormir, m'a-t-elle dit avant de me quitter.

Facile à dire. Le comité nous avait réservé des chambres à l'hôtel Negresco. La seule fois où je suis allée à l'hôtel, c'était au Formule 1 d'Abbeville avec Quentin. Notre première nuit ensemble. Trop de monde chez lui ce soir-là, alors nous avons filé en douce et roulé jusqu'à la sortie de la ville. Il y a plus romantique.

J'ai rencontré Quentin à l'Intermarché. Je faisais la caissière pendant l'été pour payer ma chambre d'étudiante à Amiens. Le patron m'avait embauchée, persuadé que je pouvais attirer de nouveaux clients. Mon physique ouvrait déjà des portes. Sur le tapis, Quentin a déposé deux bouteilles de whisky, une de rhum, une de gin, deux packs de vingt-quatre bières. Et ce n'était pas terminé. Il continuait de décharger les bouteilles de son Caddie. De quoi faire une sacrée fiesta. Il n'était pas seul. Un copain à lui est arrivé qui a posé une baguette sur le tapis.

— Qu'est-ce qu'on va faire de tout ce pain ? a demandé Quentin.

J'ai pouffé de rire. L'autre n'a pas saisi l'ironie.

— Qu'est-ce qui te fait rire, toi ? m'a agressée l'autre, vexé.

Des vrais Picards, tous les deux, avec l'accent.
Quentin l'a calmé.

— On est quinze, Tony. Je te demande de prendre du pain et tu ramènes une baguette. Moi aussi ça me ferait rire, si t'étais pas si débile.

Tony est reparti vers le rayon boulangerie. En attendant son retour, j'ai demandé à Quentin ce qu'ils fêtaient. Lui et son copain avaient réparé un scooter qu'ils avaient réussi à vendre sur Le Bon Coin. Ils fêtaient ça en dépensant ce qu'ils avaient retiré de la transaction pour une soirée barbecue entre potes, chez Quentin. Ses parents étaient partis en vacances. Quatre caissettes de deux kilos sur le tapis : chipolatas et merguez. En promotion pour la saison. Une achetée, la deuxième à moitié prix. Huit kilos de saucisses au total.

— Tu peux venir, si tu veux, m'a-t-il proposé.

Je n'ai jamais été forte en math mais le calcul était simple. Grosso modo, plus de 500 grammes de saucisses par personne. Sûr, il allait y avoir du rab.

— Je ne mange pas de charcuterie, j'ai répondu.

— T'es le genre de fille à préférer la salade ?

Sans rien dire, j'ai continué à passer les produits sous le lecteur de code-barres. Bip. Bip. Bip. Quentin ne disait plus rien. Sur ses bras,

des tatouages, plutôt ratés, le trait grossier (certains étaient faits maison), lui donnaient un côté *bad boy*. Tony est revenu avec une dizaine de baguettes. Quentin lui a demandé de repartir chercher des tomates et de la laitue.

J'ai souri. Tony a fait demi-tour en râlant.

— Je peux venir avec une copine ?

Pauvre Mallaury, ma meilleure amie, ma copine de toujours, depuis la maternelle (au collège on nous surnommait les M&M's), que j'ai plantée pour une nuit au Formule 1... Ce jour-là, Quentin a plus dépensé pour les saucisses que pour l'hôtel. Pas romantique du tout, en fait. D'autant qu'il m'avait fait l'amour comme un bourrin, cherchant à m'impressionner. La performance avant tout. Plus doué pour la mécanique à l'évidence.

Dans la chambre, seule enfin. Des semaines que cela n'était pas arrivé. Violent contraste entre le Formule 1 et le Negresco. Une claque ! Dormir ici n'était pas possible. J'ai appelé mon petit frère. Il n'a pas voulu venir à Nice pour assister à l'élection. Quinze ans et il refuse déjà de quitter Abbeville. Il n'aime pas sortir, ni de chez nous, ni de la cité, encore moins de la ville. J'en connais beaucoup des comme lui qui passent leur vie au

même endroit. Périmètre restreint, entre l'appart, le café et Pôle Emploi. Des types qui laissent la vie décider pour eux. Malgré l'heure, je savais qu'il répondrait. Léo est insomniaque, passe ses nuits à jouer en ligne.

— Tu aurais vu ça, frangine, toute la ville défilait dans la cité en klaxonnant. Ils gueulaient « Vive la Picardie ! » par les fenêtres des bagnoles.

Fiers d'être picards ! Toujours. On se demande pourquoi... J'ai réalisé alors que je n'étais pas la Plus Belle pour moi seulement mais aussi pour les autres. La phrase de La Baronne, « Maintenant il va falloir assurer », devenait très claire. J'ai senti soudain la métamorphose dans le silence de la nuit. Au téléphone, j'entendais les bruits de la manette de jeu de Léo à l'autre bout de la France. La vie normale. Et, moi, j'étais devenue une autre, une reine.

J'ai décrit la chambre à mon frère : tentures, dorures, meubles anciens, lit king size, salle de bains en marbre, taille de la baignoire et les produits de toilette que j'avais tout de suite fourrés dans ma valise. Je lui ai parlé des stars qui sont descendues ici : Catherine Deneuve, Ava Gardner, Gina Lollobrigida, Marlene Dietrich... Le directeur qui nous attendait au milieu de la nuit nous a vanté le prestige de son hôtel en nous donnant les

clés. À part Catherine Deneuve, « celle qui fait la reine d'Angleterre dans *Astérix* », Léo n'en connaissait aucune.

— Tu crois que Kim Kardashian est venue aussi ?

Sacré Léo. La seule chose qui lui importait était de savoir si l'autre pouffe de Kardashian avait posé son gros derche photoshoppé dans le lit où j'étais supposée dormir. Quand il m'a parlé de cette bouffonne de la télé-réalité, je n'ai pas pu m'empêcher de faire le parallèle avec Yvette Labrousse. Comme Kim Kardashian, elle s'était fait voler ses bijoux. Les fameux bijoux de la Bégum. Les temps changent, l'histoire se répète.

Quand j'ai raccroché, il était plus de cinq heures du matin. Je n'avais toujours pas sommeil. J'ai terminé la nuit dans la baignoire. Puisque je ne pouvais pas dormir, autant me détendre dans un bain moussant. Luxe, calme et volupté.

Je suis la Plus Belle Femme de France ! Putain...

Chapitre 2

Séance photo sur la Promenade des Anglais avant l'avion pour Paris où de nombreux rendez-vous avec la presse sont planifiés. À quelques mètres du lieu où plus de quatre-vingts personnes sont mortes lors de l'attentat, l'été dernier. J'imagine le camion fonçant dans la foule, les corps percutés, disloqués, étendus sur la promenade. La panique. Je ne suis pas à l'aise avec cette situation. Notre présence est déplacée, irrespectueuse, indécente. J'en parle à La Baronne.

— Je vous ai prévenue. Être Plus Belle Femme de France n'est pas toujours facile. Il y a des moments déplaisants, désagréables même, mais je serai toujours à vos côtés pour vous soutenir, Morgane.

Elle prononce ces mots en souriant. Cette femme a un indice de masse dentaire supérieur à

la moyenne nationale. Le sourire d'une miss en réalité augmentée. Flippant.

— Comprenez bien, Morgane, poursuit-elle, vous représentez le pays. Il faut montrer que les Français, à commencer par leur miss, sont toujours debout.

Debout, il est possible que je ne le reste pas longtemps. Chaque pas avec ces foutus talons est un exploit, le prochain, une incertitude. Sans compter que je me les caille. Nous avons beau être sur la Côte d'Azur, nous sommes au mois de décembre, il fait à peine huit degrés et je pose en robe de soie, bras nus. Un vent léger souffle, fait joliment voler mes cheveux d'après le photographe mais je suis gelée jusqu'aux os. Même habituée au froid du plateau picard, j'ai les lèvres bleues et la chair de poule malgré le manteau que l'assistant me jette sur les épaules après chaque prise de vue.

— Ne vous inquiétez pas, me rassure le photographe lorsque j'émetts un doute sur ma peau, mon teint, mes cheveux. Avec Photoshop, je gommerai toutes les imperfections.

Retouchera-t-il mon nez ?

Plus loin, La Baronne, emmitouflée dans une doudoune, est encore au téléphone, ce qui ne l'empêche pas de superviser la séance et

d'intervenir quand le photographe, la croyant trop occupée pour prêter attention, se permet de demander des poses trop suggestives à son goût.

Dès la fin du shooting, nous filons à l'aéroport. Nous sommes attendues pour le JT de 13 heures de France 2. Je suis déçue. Jean-Pierre Pernaut ne présente pas le journal de cette chaîne. Comme moi, il est picard. Et puis il est marié avec une ancienne reine de beauté. Il connaît le sujet. Ça m'aurait rassurée pour ma première télé. Je ne connais pas le journaliste qui va m'interviewer. La Baronne me dit de ne pas m'inquiéter : elle sera avec moi sur le plateau, prête à rattraper mes dérapages.

Dans l'avion, je m'endors enfin. Avant même le décollage. J'en rate le plateau-repas servi par la compagnie.

En débarquant à Orly, je prends une chasse par La Baronne. La première d'une longue série. Bonne fille, j'ai voulu aider Karen, venue nous accueillir et qui porte tous nos bagages. Karen est une chic fille que j'ai eu le temps de connaître et d'apprécier à Saint-Martin. Toujours là pour nous soutenir quand on avait un coup de blues. Une fille magnifique qui aurait pu décrocher la couronne s'il ne lui avait pas manqué

2 centimètres. Le règlement est le règlement (Article 3 : 1,72 mètre minimum). Elle n'a eu droit qu'à un titre de deuxième dauphine de Loire-Atlantique il y a huit ans. Impossible d'aller plus haut. Mais La Baronne l'a repérée, a apprécié sa volonté et lui a proposé de travailler avec elle. Un exemple pour les filles, avait-elle souligné.

Sans doute est-ce pour qu'elle montre l'exemple que La Baronne l'a laissée se débrouiller avec nos valises. Alors que je m'apprêtais à attraper un sac pour la soulager, La Baronne s'est interposée discrètement. Une reine de beauté ne porte pas les paquets. Elle s'est adressée à moi calmement, en souriant. Les journalistes ne sont pas loin.

La chasse vient juste après, dans la voiture, un 4 × 4 appartenant au comité.

— Imaginez qu'on vous prenne en photo en train de porter les valises, ou pire avec un cabas de supermarché à la main ! Je vois ça dans la presse ! Et les titres ! Vous êtes l'ambassadrice de la France, de son élégance et de son bon goût, bon sang ! Et vous, Karen, où aviez-vous la tête ?

Sur le siège avant, dans le reflet du miroir du pare-soleil, Karen me lance un regard dans lequel je peux lire ses remerciements. Elle semble habituée aux colères de La Baronne, ne dit rien. Je décide d'en faire autant en regardant par la fenêtre

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)